Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 71 (2009)

Artikel: Gonzague de Reynold, Major conférencier
Autor: Mondada, Renato
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-817608

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«LE CHEF DE L'ÉTAT-MORAL DE L'ARMÉE ET DU PAYS»

GONZAGUE DE REYNOLD, MAJOR CONFÉRENCIER

Comment l'intellectuel fribourgeois, appuyé sur la Nouvelle Société helvétique, tenta de… civiliser l'éducation nationale des cadres de l'armée, avec des résultats mitigés: c'était une guerre trop tôt.

PAR RENATO MONDADA

Originaire de Mendrisio (Tessin), titulaire en 2007 d'un *bachelor* en histoire contemporaine et économie politique de l'université Fribourg, Renato Mondada y achève actuellement un *master* dans ces disciplines.

L'exaltation du patriotisme armé n'a pas pris fin avec la Mob'. A preuve, cette réunion d'anciens non-combattants en 1919. Photographe inconnu, collection particulière.

C'est le 3 août 1914, et la Suisse mobilise. A 34 ans, Gonzague de Reynold, qui n'a jamais pu être soldat à cause de sa santé fragile, essaie par tous les moyens de participer à la mobilisation. Il se présente plusieurs fois auprès des autorités militaires et politiques pour se mettre à la disposition de l'armée, mais sans résultat. Alors il décide de «faire tout seul», comme il le rapporte dans ses *Mémoires*: «Cressier étant un village de garnison, je m'incorporai à la garnison. Je me fis vacciner par le médecin militaire. Puis je fis mon tir de guerre au stand de Cressier, sous la direction de quelques officiers. Mon tir était bon. Je reçus un certificat signé du major, qui me permettait de me rengager.»[1]
En peu de temps, il se fait connaître par les quatre compagnies de la garnison. Un jour, un capitaine lui demande de raconter sur le terrain la bataille de Morat à ses hommes, car faute d'exercices intéressants les soldats du bataillon commençaient à s'ennuyer et à se démoraliser. L'instruction, qui prend la forme d'une conférence, plaît tellement que les trois autres compagnies et même d'autres bataillons cantonnés dans la région demandent les services du professeur fribourgeois.

CONTRE L'ENNUI, ET POUR L'UNITÉ NATIONALE

C'est ainsi qu'un matin d'octobre, Gonzague de Reynold est appelé par le colonel Edmond Boissier, membre de la Nouvelle Société helvétique (NSH).[2] L'attitude, l'activité et les conférences faites à la troupe avaient attiré sur sa personne l'attention du commandant en chef, le général Wille, qui désirait le voir tout de suite.[3]
Dans l'après-midi Gonzague de Reynold est reçu à l'hôtel Bellevue à Berne par le général, qui lui expose sa pensée: «Nous sommes en octobre. Il est certain que la guerre sera longue et que nous devrons passer sous les armes au moins le prochain hiver. L'épreuve sera dure. Ce que risquent nos soldats, c'est la démoralisation. (...) Il faut profiter de l'occasion pour faire leur éducation nationale. (...) Pour cela, j'adjoindrai à mon état-major un service spécial: voulez-vous en accepter la direction?»[4]
Dès le lendemain Gonzague de Reynold, qui n'avait jamais fait un seul jour de service militaire, se met au travail avec le grade de major. Après un mois d'apprentissage au Bureau de presse de l'armée, il est nommé directeur du Bureau des conférences.
Pourquoi fallait-il mettre en place un tel service d'état-major, et pourquoi le confier à Gonzague de Reynold?

1 REYNOLD 1963, p. 197.

2 Fondée par Gonzague de Reynold, William Martin, Richard Bovet et Paul de Vallière dans l'esprit de la Société helvétique du XVIIIe s., elle a pour but de sauvegarder le patrimoine national et renforcer le patriotisme, en agissant concrètement dans la sphère politique.

3 REYNOLD 1963, pp. 198-9.

4 *Ibid.*, p. 199.

La nécessité d'un Bureau chargé de s'occuper du moral des troupes était justifiée essentiellement par trois raisons. En premier lieu, on était en octobre, aux portes de l'hiver qui allait consigner les soldats dans les cantonnements. «Le jour se levant tard et se couchant tôt, il n'était plus possible d'entreprendre de grandes marches et de grandes manœuvres»; les hommes qui commençaient «à perdre le sentiment de danger, se demandaient pourquoi on ne les renvoyait pas à la maison».[5] Dans une telle situation, il fallait prendre des mesures pour distraire la troupe et la préparer moralement à la guerre.

La deuxième raison était liée à l'absence chez les soldats d'un esprit patriotique commun, parce que le système fédéral suisse laissait l'instruction au soin des cantons. Il fallait profiter de la mobilisation pour faire l'éducation nationale des hommes, et développer en eux l'esprit confédéral et le sentiment de l'unité suisse, qui jusqu'alors étaient très faibles. Le but militaire se doublait donc d'un but civique et politique très important, qui reflète bien la situation intérieure de la Suisse à ce moment-là, et voici la troisième raison: le fossé culturel.

En effet, après l'élan de patriotisme et d'union sacrée qui avait caractérisé les premiers mois de la mobilisation, aux approches de l'hiver les Suisses commencent à se diviser, d'où le fameux fossé entre la Suisse alémanique et la Suisse romande. Ce fossé avait été creusé principalement par trois événements: l'activité de la propagande étrangère, qui ne faisait que renforcer le «glissement des affinités de langue et de culture que les Suisses éprouvaient naturellement pour l'Allemagne, la France et l'Italie»[6]; l'élection à la tête de l'armée suisse d'Ulrich Wille, accusé de germanophilie par les Romands; enfin, l'invasion de la Belgique par l'Allemagne.

Mais pourquoi donc confier cette tâche à Gonzague de Reynold? Plusieurs raisons faisaient de lui la personne adéquate pour ce poste. En tant qu'intellectuel nationaliste, le co-fondateur de la NSH avait toujours défendu et promu les valeurs de la patrie et de l'armée. De plus, il provenait d'une famille possédant une très grande tradition militaire.[7] Un autre motif tenait à ses origines et son parcours académique. Le fait d'être fribourgeois (donc ni complètement romand, ni complètement suisse-allemand) et d'avoir étudié tant en France qu'en Allemagne lui permettait de véhiculer une image d'homme *super partes*, ce qui représentait un atout non négligeable au moment où les relations entre Romands et Alémaniques étaient assez tendues.

5 *Ibid.*, p. 205.

6 *Ibid.*, p. 233.

7 Il descendait de dix générations de gradés. Son grand-père avait commandé les troupes fribourgeoises durant la guerre du Sonderbund, son oncle et éducateur Arthur de Techtermann avait été commandant de corps, grade suprême en temps de paix dans l'armée suisse.

Le Bureau des conférences entre en fonction le 19 novembre 1914, avec siège à Berne. Pour se consacrer entièrement à sa nouvelle tâche, Gonzague de Reynold démissionne de son emploi de professeur de littérature française à l'Université de Genève.

300 CONFÉRENCIERS MOBILISÉS

Dans son ordre d'armée du 16 novembre, le général Wille explique les principaux objectifs des conférences, qui «ne doivent pas être seulement récréatives, mais doivent avant tout fortifier l'éducation militaire et civique de nos soldats, leur faire comprendre la notion de patrie, éveiller le sentiment de solidarité des diverses races de notre pays afin de leur inspirer un amour patriotique véritable et prêt à tous les sacrifices».[8] Au début, l'idée de manœuvre est que ces conférences restent strictement de la compétence de l'armée, sans ingérence de la société civile; en principe donc, l'éducation nationale et la préparation morale à la guerre doivent, selon le général, rester une prérogative militaire. De ce fait, la position de Gonzague de Reynold était assez marginale, son rôle se limitant à l'organisation, au soutien et au contrôle des conférences, qui devaient être données par les officiers supérieurs.

Cependant, on se rend vite compte que cela ne suffit pas, que le travail intellectuel n'est pas si facile à faire. Dans un rapport daté du 15 février 1915, Gonzague de Reynold confie au général que «beaucoup d'officiers sont incapables de travailler à l'éducation nationale et morale de leurs hommes. On n'a pas compris suffisamment que travailler à l'éducation nationale et au moral des troupes était aussi important que le tir, la manœuvre et le dressage…»[9] Reynold ne semble pas enthousiaste du travail effectué par les officiers durant ces trois premiers mois. C'est à ce moment que vont entrer en jeu les civils, et que le Bureau va connaître son apogée aux yeux du Fribourgeois: «Enfin on s'est adressé aux civils. Point n'est besoin d'expliquer pourquoi.»[10]

Pour le choix des conférenciers, Reynold s'adresse à ses anciens collègues de la NSH, en demandant que chaque groupe désigne un correspondant, sorte de pendant civil à l'officier de liaison. Dans chaque unité importante de l'armée, un officier était chargé de dresser pour les troupes un tableau hebdomadaire des conférences et de régler les questions pratiques. Les officiers responsables devaient aussi informer le chef du Bureau des effets que la conférence avait produits sur la troupe.

8 Archives Littéraires Suisses (ALS), Fonds Gonzague de Reynold, Action 3.4-4, *La Revue Mensuelle. Variétés littéraires, économie domestique, hygiène*, n° 164 (avril 1915), p. 633.

9 ALS, Fonds Gonzague de Reynold, Corr. Cop. I-V, Rapport de Gonzague de Reynold au général sur les trois premiers mois d'activité du Bureau des conférences, 15 février 1915.

10 REYNOLD 1963, p. 209.

Gonzague de Reynold dirige cette machine à conférences en faisant le lien entre la société civile et la sphère militaire, entre la NSH qui lui amène les conférenciers et les officiers de troupe chargés de l'organisation logistique et matérielle des conférences. Il écrit aussi le programme des conférences à l'usage de la troupe, document où il explicite les buts, les méthodes et les sujets à traiter. Les principales préoccupations de la propagande suisse ressortent clairement de ce texte: «Les conférenciers éviteront (...) tout ce qui serait contraire à notre neutralité, tout ce qui pourrait blesser les peuples voisins du nôtre, tout ce qui porterait atteinte aux convictions particulières, tout ce qui aurait un caractère quelconque de polémique».[11] On voit le souci qui prédomine: ne pas se faire d'ennemis sur le plan extérieur, éviter de déranger la propagande étrangère présente en Suisse et d'élargir le fossé culturel, déjà très marqué à l'intérieur du pays. A partir du moment où il reçoit la permission de désigner des conférenciers civils, en très peu temps Gonzague de Reynold met sur pied une liste de trois cent noms, «presque toute l'élite intellectuelle du pays».[12] J'ai examiné la liste des conférenciers genevois, qui au début de 1915 compte déjà une trentaine de noms. La sociologie du groupe est assez significative; il se compose d'intellectuels (juristes, professeurs, médecins, directeurs de musées, pasteurs) dont beaucoup étaient aussi de hauts gradés militaires. En règle générale, chaque conférencier présente un sujet en rapport avec son occupation. Par exemple, Henry Correvon, directeur du Jardin botanique de Genève, parle de «Nos beaux arbres», un thème pouvant intéresser des soldats obligés par la mobilisation à passer beaucoup de temps dans les campagnes, en contact avec la nature. Le professeur Eugène Pittard, fondateur du Musée d'ethnographie de la ville et de la chaire d'anthropologie à l'université, donne une conférence sur «Les races de la Suisse», un thème très important au moment où le pays est divisé par le fossé linguistique.

Chaque conférencier a droit au remboursement des frais de transport et en guise de rétribution à une solde de vingt francs par jour. Si le conférencier est un militaire de profession, il ne reçoit aucune rémunération extraordinaire et il doit porter l'uniforme. Même si cela ne rentrait pas dans ses devoirs principaux, Gonzague de Reynold allait personnellement sur le terrain: «Je pus annoncer au Général que j'avais fait soixante-cinq conférences, tant à l'armée qu'en dehors de l'armée, durant l'hiver 1914-1915.»[13] L'activité du Bureau, prévue seulement pour la période d'hiver, doit cesser le 15 avril 1915. Mais la guerre continue, et à la veille du deuxième hiver

11 ALS, Fonds Gonzague de Reynold, Doss. Div. 22, Programme de conférences à l'usage de la troupe, 30 novembre 1914.

12 REYNOLD 1963, pp. 207-208.

13 Ibid., p. 208.

14 Hebdomadaires, les *Cahiers* devaient fournir une aide de base aux officiers pour l'éducation intellectuelle et morale leurs soldats. Chaque cahier consacrait une partie à l'histoire nationale, une à la connaissance du pays, une autre à l'éducation nationale et la dernière à la guerre en cours.

15 Les bibliothèques du soldat (caisses de livres circulant d'une division à l'autre) étaient pensées spécifiquement pour les troupes de campagne, actives dans des cantonnements instables, et qui plus que les autres avaient besoin de ce service pour pouvoir occuper leur temps libre. A cette fin, le Bureau avait organisé un dépôt de livres alimentés par achat et dons, qui devait circuler dans l'armée par roulement régulier mensuel.

de mobilisation l'intellectuel fribourgeois est encore appelé à la tête du Bureau, quoiqu'il ait demandé au général d'être libéré suite à sa nomination à l'université de Berne en décembre 1915.
La donnée importante du second hiver d'activité du Bureau est la mise en œuvre de trois nouveaux moyens d'actions: les Cahiers du Bureau des conférences[14], la bibliothèque du soldat[15] et la musique populaire[16]. Mais ce qu'il faut surtout en retenir, ce sont les divergences d'idées entre Gonzague de Reynold et le général Wille. Alors que le premier a toujours souligné l'importance de l'intervention des conférenciers civils, le second n'a jamais beaucoup apprécié cette ingérence dans la sphère militaire. Dans son deuxième ordre d'armée, Wille annonce ainsi que le privilège de s'adresser à la troupe serait, dorénavant, réservé aux seuls militaires.

LA CRISE DE 1917 ET LA FIN DU BUREAU

Ces divergences trouvent leur apogée au début de l'année 1916, avec la crise liée à l'affaire des colonels.[17] Pendant cette crise, les opinions de Gonzague de Reynold sont diamétralement opposées à celles du général, et cela provoquera des tensions entre les deux hommes. S'il est vrai que Wille avait tout essayé pour minimiser les faits, liquider l'affaire et sauver la face à l'armée, l'intellectuel fribourgeois était au contraire très critique. Partisan de la manière forte, il aurait envisagé une punition très sévère pour les deux colonels, comme il l'explique clairement au général dans une lettre du 27 janvier 1916: «L'affaire Egli-Wattenwyl est venue tout compromettre et beaucoup ont perdu confiance… Je ne pardonnerai jamais à ces deux hommes leur œuvre néfaste: ils ont fait plus de mal à la Suisse en quelques jours qu'une guerre malheureuse, et quelle que soit la peine qu'ils auront à subir, elle ne paraîtra jamais assez forte.» Après cette dure prise de position, Gonzague de Reynold annonce sa volonté de terminer son mandat militaire: «Je vous écris tout cela, mon Général, parce que je dois vous avouer que j'ai perdu l'entrain que j'avais au début.»[18]
Le 12 février, la famille du professeur fribourgeois le rejoint à Berne. Ce jour-là, Gonzague de Reynold dit adieu au Bellevue-Palace, même s'il continue à y garder un bureau militaire jusqu'au 16 avril 1916.[19] C'est à ce moment, confie-t-il dans ses *Mémoires*, que «l'armée cessa d'être [sa] préoccupation dominante qui fut, désormais, [son] enseignement universitaire».[20]

16 A l'initiative du musicien Emile Lauber, membre de la NSH.

17 Deux colonels membres de l'état-major général (Friedrich von Wattenwyl et Karl Egli) avaient transmis aux Allemands et Austro-hongrois des informations diplomatiques réservées, transgressant ainsi le principe de neutralité. Cette affaire déclencha une véritable crise nationale.

18 ALS, Fonds Gonzague de Reynold, Corr. Cop. I-V, lettre de Gonzague de Reynold au général Wille, 27 janvier 1916.

19 REYNOLD 1963, p. 282.

20 *Ibid.*

Je n'ai pas trouvé de source qui atteste la date exacte de la fin du Bureau des conférences. Dans le fonds de Reynold aux Archives littéraires suisses, la dernière lettre envoyée par un officier au Bureau est datée du 6 décembre 1916. Il est donc certain que le Bureau existe encore pendant l'hiver 1916-1917. Il est non moins certain qu'en automne 1917, il n'existe plus. Le fait est confirmé par Gonzague de Reynold lui-même, qui en novembre 1917 écrit au général, à titre privé: «Je crois qu'on a commis une grosse erreur en supprimant le Bureau des conférences, au lieu de le développer: plusieurs officiers se sont plaint à moi de ce qu'on ne faisait plus rien dans les unités pour le moral des hommes: je vous dis cela sans aucune arrière-pensée, car il me serait bien difficile de trouver le temps nécessaire pour reprendre les choses en main.»[21]

L'ESQUISSE D'«ARMÉE ET FOYER»

Même si on ne peut pas l'affirmer avec certitude, on peut émettre l'hypothèse que l'activité de Reynold à l'Etat-major se termine après la troisième année de guerre, probablement au printemps 1917. Cependant, le Fribourgeois restera un acteur important de la Berne fédérale pendant tout le reste de la guerre, où il sera chargé par le Conseil fédéral de plusieurs missions diplomatiques. Ce qui restera encore de cette période sera son amitié avec le général Wille et la confiance que les membres du gouvernement, Motta en particulier, lui accorderont constamment.

Finalement, quelles conclusions tirer de l'expérience du Bureau des conférences? Il vaut la peine de faire une distinction entre ce que cet organe militaire a apporté à la société suisse, et ce qu'il a apporté à son directeur. L'activité du Bureau a sûrement aidé, dans une certaine mesure, à distraire et éduquer les soldats et à développer le sentiment national. Cependant, en lisant la correspondance et les *Mémoires* de Gonzague de Reynold, on tombe plusieurs fois sur des phrases qui expriment sa volonté de quitter le Bureau, ce qui donne à penser que les résultats n'ont pas été à la hauteur des attentes, du moins pas des siennes. Le fait assez étrange que le Bureau a été fermé avant la fin de la guerre pousse de même à conclure que, finalement, il n'a pas eu le succès espéré.

Il faut quand même souligner que cet organisme a eu le mérite d'introduire de nouvelles préoccupations dans la sphère rigide de l'armée. Pour la première fois, à travers les activités proposées par le Bureau, on prouvait au soldat qu'on prenait soin de lui, en essayant de lui rendre la

21 ALS, Fonds Gonzague de Reynold, Corr. Cop. I-V, lettre de Gonzague de Reynold au général.

Carte postale de D. Hauth, éditée par Künzli-Tobler à Zurich. Collection particulière.

période de la mobilisation la moins dure possible. Un autre fait confirme que cette expérience n'a pas été si désastreuse; au moment du second conflit mondial, la Suisse mettra en place un nouvel instrument de propagande militaire, Armée et Foyer[22], émanation de ce que Gonzague de Reynold avait constitué vingt-cinq ans auparavant. Dans ce sens, l'œuvre du professeur fribourgeois a été pionnière.

D'un point de vue strictement personnel, même si Reynold annonça plusieurs fois son désir de quitter l'armée pour retourner à sa vie d'intellectuel civil, il était sans doute conscient que cette expérience lui avait ouvert des portes par lesquelles il n'aurait pu que difficilement passer. C'est grâce à son activité au sein de l'Etat-major que le jeune intellectuel fribourgeois pénétra dans la ville fédérale, se fit connaître et instaura des liens avec le pouvoir et la bonne société bernoise. On peut donc dire que sans cette expérience au Bureau des conférences de l'armée, la vie de Gonzague de Reynold aurait été probablement différente, et certainement moins animée.

R. M.

22 En 1939, le groupe «armée» de Pro Helvetia fut transformé, sur l'ordre du général Henri Guisan, en une section nommée Armée et Foyer subordonnée à l'adjudance générale de l'armée. Ses buts premiers étaient plus ou moins les mêmes que ceux du Bureau des conférences: éduquer les soldats, les divertir et soutenir leur moral pendant les longues périodes de mobilisation à travers des conférences, des représentations, des manifestations sportives, des projections cinématographiques et des émissions de radio. Voir STEFFEN GERBER Thérèse, article «Armée et Foyer» in *Dictionnaire Historique de la Suisse*, vol. 1, pp. 472-473.

Bibliographie

Pascal BONGARD, *L'autre guerre: intellectuels et propagande française en Suisse pendant la Grande Guerre (1914-1918)*, mémoire de licence, Fribourg 1996

Alain CLAVIEN, *Les Helvétistes. Intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne 1993

Catherine GUANZINI, *Les origines de la Nouvelle Société Helvétique (1911-1914)*, Lausanne 1989

Hanns IN DER GAND, *Vieilles chansons populaires et militaires de la Suisse romande et italienne*, Bienne / Berne 1917

Aram MATTIOLI, *Gonzague de Reynold. Idéologue d'une Suisse autoritaire*, Fribourg 1997

Gonzague de REYNOLD, *Mes Mémoires*, Genève 1960-1963 (3 vol.)